

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 14

Artikel: Le faux-col
Autor: Duval, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220978>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Imprudent divorcé ! sous les regards railleurs de sa charmante idole, il va décliner et en même temps ruminer de sombres pensées, tandis qu'elle restera encore pour quelque temps l'tentatrice amorce à laquelle le vieux poisson a si avidement mordu !

La « rage du divorce » a fait revivre parmi de lointains souvenirs, celui d'une jeune femme qui, n'ayant pas trouvé d'autre amateur, avait pris pour mari un vieux, surnommé « l'ancien ». Dans son « bonheur » de jeune mariée, elle se faisait une gloire de chanter de toutes ses forces et devant qui pouvait ou voulait l'entendre, ce refrain que nous, gamins, sans y rien comprendre, avions appris avec une ardeur et une facilité remarquables :

*« J'aime mieux, cent fois mieux
Un jeune mari qu'un vieux :
Le vieux nous fait la grimace ;
Et le jeune nous embrasse ! »*

Cette laide et stupide strophe sera de mode aussi longtemps que le divorce lui-même, ça c'est la pure vérité !

Un vieux mari incorruptible.

A FRANCOISE

*Viens près de moi, petite fille
Et de grand'mère entends la voix !
Parlons bien franc, comme autrefois,
Quand nous n'étions pas en bisbille !
Un vent d'orage et de tempête
Dans la maison souffle céans !
A tous les siens, on fait la tête
Et l'on répond en maugréant !
Sur l'autre sexe, on se façonne,
— Cela s'appelle « avoir du cran » —
Et l'on se coiffe « à la garçonne »
Contre l'avis de ses parents !
En affirmant que c'est la mode,
Soie et linon seuls sont portés,
Car c'est plus « chic et plus commode »
Et rien ne sert de protester !
On se balade, peu vêtue,
Montrant sa jambe à tout venant,
Et comme la pudeur s'est tue,
On fume encore, à l'avenant !
A ce qui brille on porte envie !
Au « dancing » on va s'égayer,
Et l'on prétend « vivre sa vie
En désertant le vieux foyer » !*

*C'est courir après la chimère !...
Tout cela ne vaut pas vraiment,
— Crois-en, fillette, ta grand'mère, —
La possession d'un cœur aimant !
Pour le trouver sur cette terre,
Redeviens simple et sans façon !
C'est ainsi que tu pourras plaire
Un jour à brave et bon garçon !
Accomplis ton devoir de femme !
Et si jamais tu fais un choix
Pour te guérir du « vague à l'âme »,
Sans crainte, épouse un bon Vaudois !*

Louise Chatelan-Roulet.

UNE OPINION !

CAPORAL, le fils au juge de Prévondavaud était un gaillard qui s'y entendait en discussions, et en un mot avait une fine lame. Il n'avait pas que ça ! Il était l'un, que héritier d'un gros domaine en plein rendement et avait réussi, chacun n'y arrive pas, à obtenir, grâce à son esprit de décision, le grade de caporal dans l'armée fédérale. Quand il passait en uniforme par le village, les filles à marier le regardaient avec amour. Il est vrai qu'il avait bonne façon, qu'il faisait des pas de huitante centimètres, et qu'il élargissait et branlait ses bras suffisamment pour se donner une envergure sortant de l'ordinaire. Quand on est garçon et qu'on a vingt-cinq ans, on peut à la rigueur se permettre ça. Et puis, disons-le franchement, ce qui le faisait le plus remarquer, c'était le beau domaine dont il serait un jour le seul et unique propriétaire.

Caporal, comme on l'appelait amicalement au

village, revenait de l'inspection et s'était arrêté, c'est tellement naturel, à la pinte, pour partager un demi de nouveau avec deux amis, l'Ulysse à Schumacher le laitier, et le fils au député.

Pour commencer, on ne devait pas s'arrêter, et c'est toujours plein de ces sentiments qu'on entre dans une pinte, et puis, ma fi, on refait un demi quand on est deux, et quand on est trois, il est tout indiqué qu'on en écrase un troisième. C'est ce qui arriva. Ulysse proposa de faire un jass, ce qui fut immédiatement accepté, et quand l'heure de gouverner fut là, Caporal estimait qu'on pouvait parfaitement faire sans eux.

La partie dura de trois heures à six heures, et caporal fut la victime de l'affaire. Il avait fumé un demi paquet de Grandson forts, avait été deux fois pomme, dont une avec le bour, et à la belle, avait tout ramassé. Il n'était pas content de lui et ne savait comment s'y prendre pour faire passer sa mauvaise humeur.

L'occasion se présenta comme suit : Le député de Villars les boîtes était attablé avec le syndic de Prévondavaud en face de nos trois pioupious, et nos deux officiels avaient aiguillé forcément la discussion sur la politique.

Caporal jugea opportun de donner son opinion et entra dans la conversation de ces messieurs assez brusquement, ce qui ne leur plut qu'à moitié.

Le syndic, qui n'y allait pas par quatre chemins, lui dit qu'avant de parler politique, il fallait au moins savoir ce que c'était.

Caporal, vexé, répondit qu'il n'était pas absolument nécessaire d'être syndic pour s'y connaître dans ce domaine.

— Eh bien, puisque tu es tant malin, peux-tu me dire la différence qu'il y a entre les radicaux et les libéraux ?

— Très facile, dit Caporal, il n'y en a point !

— Comment, comment, dit le syndic ?

— C'est sûr, parce que des libéraux, si on sort tous les mommiers, il ne reste plus que des radicaux, et des radicaux, si on sort tous les francs-maçons, il ne reste plus que des libéraux !

Chamot.

La Patrie Suisse. — De mieux en mieux est la devise de la « Patrie Suisse ». Son dernier numéro (1880, du 23 mars) le prouve. Il s'ouvre avec un très beau portrait de M. Robert Dürer, l'archiviste nidaudien qui vient de fêter son 60me anniversaire. Il nous apporte encore le visage de plusieurs disparus : Mlle Lucie Achard, Mme Marguerite Massip, peintre, Emile Hoffmann, le chanoine Aloys-Maurice Borter, le colonel J. Ehrhardt. Ce sont encore de belles vues de Sion, de Longeborgne et de son ermitage, du lac de Brienz, des scènes animées et vivantes de tennis ; de belles reproductions d'œuvres de Nicolas König, de Freudenberg, de Gabriel Lory, etc. Un très riche, très artistique et très beau numéro.

C. V.

QUAND TONNÉ IN MA !

NENDREDI 11 mars, à 2 h. 15 de l'après-midi, un coup de tonnerre éclate sur la région de Grandson. Une détonation rapide et sèche comme un percutant. La foudre tombe sur la ligne primaire alimentant la fabrique d'horlogerie « La Nationale », à Chambéry. Les fusibles sautent. La fabrique est privée de force. Les ouvriers sont arrêtés dans leur travail.

Une averse de grêle a précédé et suit ce coup de tonnerre. La route se blanchit de grêlons. Puis le ciel s'éclairent comme après un orage d'été. Et nous ne sommes qu'en mars !

Le même jour, à 2 h. 30, deux coups de tonnerre éclatent sur Provence. La foudre tombe sur la ligne à haute tension desservant le transformateur de cette localité. Les fusibles éclatent. Le village est sans courant. Pas d'autres dégâts. Mais qu'ils paraissent étranges, ces tonnerres de mars !

Aussi, les anciens, qui savent mieux que nous, hochent la tête. Cela ne leur prépare rien de bon ! C'est mon ami Constant Ray, d'Orges, qui me l'a dit. Après avoir serré sa bonne main calleuse, regardant le ciel encore nuageux, il m'a cité ce vieux dicton :

*Quand tonnè in má
Grands et petits daïvan ployorâ !*

Ce n'est pas réjouissant, n'est-ce pas ? Après tout, avez-vous compris ? Non ! Eh bien, voici la traduction :

*Quand il tonne en mars
Grands et petits doivent pleurer !*

Si vous aviez de bons vieux amis comme les miens, je n'aurais pas besoin de faire le traducteur.

Ce dicton n'est pas localisé à notre région. Il existe aussi, me l'annonce l'érudit patoisant, M. Octave Chambaz, de Rovray, au Gros-de-Vaud, sous la forme suivante :

*Quand tonnè aô mai d'mâ,
Petits et grands daïvan ployorâ.*

Votre bon sens de notre terroir vaudois me dispense de traduire. Je m'en voudrais de déflorer ces expressions savoureuses à l'accent si pittoresque.

Le voici sous une autre forme :

*Si tonnè sur lo boû nu,
Ye nei su lo boû folyu.*

Ne vous fatiguez pas les méninges ! Je vais vous aider. Voici :

*S'il tonne sur le bois nu,
Il neige sur le bois feuillu.*

Ou bien :

*S'il tonne avant que les arbres aient bougé,
Il neigera quand ils auront des feuilles.*

Ce n'est pas gai, tout cela ! Mais que faire ? Il faut quand même aller de l'avant et fossoyer nos vignes !

Que serait-ce si :

*Quand Pâtyè l'est aô mai d'mâ,
Petits et grands daïvan ployorâ !*

Heureusement que Pâques est en avril, les perspectives ne sont déjà pas si réjouissantes.

Je m'en voudrais de vous quitter sur une note pessimiste. Avril vient ! Espérons qu'il nous réservera quelques bons coups de tonnerre, pas méchants, mais qui détruiront l'effet des sombres pronostics des coups de mars. En effet :

*Quand tonnè aô mai d'avri,
Petits et grands daïvan sè redzoyi !*

C'est plus gai, n'est-ce pas ? Ayons la foi. Avril est capricieux. Pourquoi ne nous envrait-il pas un gentil coup de tonnerre ?

On dit encore :

*Quand il tonne en avril,
Prépare ton baril !*

Oui ! Prépare ton baril ! C'est bien petit, comparé aux wagons-citernes de nos importateurs !

S'il tonne en avril, mon baril est bientôt prêt ! Il est toujours vide !

(Journal d'Yverdon.)

Frs. Thibaud.

Il ne se fâche pas. — Mon cher Abram-Daniel, ne te fâche donc pas ainsi.

— Mais je ne me fâche pas, sacré mille millions de tonnerres !

LE FAUX-COL

[F]NE ligue s'est récemment constituée à Paris contre le faux-col masculin, & carcan que les hommes ont accoutumé de porter à leur cou. La ligue s'intitule : *L'Anticarcan*. Elle se livre de temps à autre à des manifestations destinées à persuader les représentants du sexe laid de l'absurdité qu'il y a, pour eux, de demeurer fidèle à une institution vestimentaire aussi contraire à la liberté des mouvements de leur tête, et à l'aisance de leur respiration. Car, de deux choses l'une, ou le faux col est lâche, et il devient inesthétique et ridicule, ou bien il gaine étroitement le cou, et il emprisonne la gorge jusqu'à l'étrangler.

Plus de faux-cols, plus de cravates !

Fort bien. Mais alors, comment les hommes cherceront-ils les laideurs que dissimulaient assez bien ces parures ?

Il est coutume, maintenant, l'été, aux bains

de mer notamment, de porter des chemises souples et dont le col rabattu est ouvert sur la gorge, parfois assez bas. Que ce soit agréable et pratique, nous n'en disconvenons pas. Est-ce joli ? Nous demandons, à cet égard, ce qu'en pensent les femmes, elles qui ont du goût et savent s'habiller ou se dévêtir avec une grâce qui n'est presque jamais en défaut ? Comment trouvent-elles ces jeunes gens, qui montrent des coups épais, des gorges surmontées d'une pomme d'Adam osseuse et souvent très apparente, et des hauts de poitrines tapissées de poils plus ou moins abondants ?

Les hommes, il est vrai, peuvent nous objecter que les femmes ne leur ont point demandé leur avis lorsque l'idée leur est venue de se faire couper les cheveux à leur exemple et de se coiffer à peu près comme eux ; mais ce n'est pas une raison. Les femmes n'ont jamais consulté les hommes sur les évolutions qu'il importe de faire subir aux modes qui les concernent, parce qu'il ne sied point à des souverains de soumettre leurs décisions à l'approbation de ceux qui, par définition, déposent leurs hommages à leurs pieds. Mais les hommes ne seraient pas ridicules en leur confiant le soin d'apprécier l'élegance et la qualité de leur mise, et sans doute seraient-ils beaucoup mieux vêtus s'ils prenaient la sage précaution de s'en remettre sur ce point au verdict de l'opinion féminine.

Car le fait est que la mode masculine n'a rien de très séduisant. Et voici qu'on songe à l'envisager encore. Sans faux-col, sans cravate, l'homme ne paraîtra, certes, pas à son avantage. La jeunesse, passe encore ; elle a son charme ; mais à l'âge mûr, à l'âge des rides, voyez-vous les hommes exhiber leur pauvre cou trop rouge ou trop jaune, plissé comme un accordéon, et montrer leur gorge accidentée comme une rue en état de réparations ? Cachez cela, messieurs ! Qu'il soit souple ou empesé, votre faux-col vous est bien nécessaire, et le petit noeud ou la cravate qui pare le devant de votre chemise a plus d'élegance, croyez-moi que ce qu'on pourrait voir en-dessous.

Ce n'est pas une raison, parce que les femmes vous imitent qu'il faut s'ingénier à leur ressembler. Hélas ! vous y parviendriez à peu près comme une parodie ressemble à un chef-d'œuvre, une grimace à un sourire, un singe à un être humain.

Maurice Duval.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE (Suite).

— Demain matin, par exemple.
— Demain matin, c'est cela, je suis libre.
« Je suis libre ». Ce n'était pas tout à fait l'expression d'un inférieur accomplissant sa tâche. Pendant une seconde, Mlle Gerbier eut un petit désir de révolte. Une telle indépendance lui paraissait presque excessive. Et qu'avait-il donc à faire, ce jeune homme, sinon de se mettre au service des personnes qui lui faisaient l'honneur d'habiter chez lui ? Lorsqu'on ne veut pas un peu modifier sa vie, diminuer un peu ses aises, on n'accueille pas des pensionnaires. Mais ce désir de contrarier Marc-Antoine ne dura pas. Il était si simple dans son attitude. Sa phrase était si dépourvue d'intention autoritaire que Pauline, auxquelles ces nuances n'échappaient point, comprit qu'une opposition serait déraisonnable. Pis encore : une gaffe. Or, si quelque chose l'épouvantait, c'était la pensée d'être prise pour gaffeuse. Elle se tut, tandis que Mme Gerbier disait :

— Mais oui. Demain. Cela fera une charmante promenade avant déjeuner. Qu'en penses-tu, Pauline ?

— Comme tu voudras, maman.
Elle ne voulait pas avoir l'air d'aprouver ni de réprover la décision maternelle.

— Aller là où ailleurs, n'est-ce pas ?...

* * *

C'était la première fois depuis leur arrivée, que les dames Gerbier s'aventuraient sur le pâturage. Jusqu'alors, à part un petit tour au village pour acheter des cartes illustrées et mettre le courrier à la poste, elles n'avaient pas poussé plus loin que le petit bois de sapin où, assises sur des pliants, elles passaient une heure ou deux, la mère crochettant, comme d'habitude, la fille lisant quelque journal de Paris — **Figaro**, **Gaulois**, **Journal** — dont elle n'aurait pu se passer. Aussi, cette promenade sur la montagne, quoique très brève, leur apparaissait-elle un peu, comme une expédition. Mme Gerbier s'était armée d'une canne ferrée, achetée la veille au **Bazar parisien** de Fiermont (même maison à Montreux, Evian et Interlaken) et sur laquelle était gravé, en spirale, le nom du village. Inutile d'ajouter qu'une simili-corne de chamois, cravatée de poil de lapin, servait de crosse à cet objet « alpestre ». Pauline avait son kodak et une ombrelle verte.

En la voyant, vêtue de toile blanche, coiffée d'un panama à ruban vert et porteuse de ce parasol couleur émeraude, Marc-Antoine avait dit :

— Vous symbolisez notre pays, mademoiselle ?
— Comment cela ?
— Vert et blanc : nos couleurs cantonales.
Elle sourit.
— C'est un début de naturalisation.
— Pour six semaines.
— N'est-ce pas déjà beaucoup. Ma mère vous dirait que pareille halte est un phénomène dont elle ne me croyait point capable.

* * *

On marchait lentement sur l'herbe même, la pente très douce n'était point fatigante et Mme Gerbier ne se plaignait pas. Une seule chose la tourmentait un peu : la rencontre possible d'une vache trop familière ou d'une génisse pétulante. Mais Marc-Antoine l'avait rassurée. Rien à craindre. Les bêtes étaient « dans les hauts » et ne descendaient que pour la traite, vers onze heures.

Quant à Pauline, elle regardait et s'amusait. Jamais elle n'avait vu de la vraie campagne. Que d'images filant de droite et de gauche, soit dans les nuages de fumée, soit dans des nuages de poussière, selon qu'elle voyageait en chemin de fer ou en auto. Et le contact plus intime, plus réel, avec la terre un peu sauvage la réjouissait, comme une aventure nouvelle.

Les fleurs, surtout, l'intéressaient. Elle s'attarda à en cueillir, demandant leurs noms, notant avec une exactitude d'artiste les couleurs et les formes. Le violet foncé de la pensée des Alpes, le bleu éclatant des gentianes, l'azur pâle, parfois teinté de rose des myosotis, le velours pourpre des orchys-vanille, les frangines violettes des soldanelles, l'or des épervières... En cet endroit, le pâturage était opulent. Les grandes campanules agitaient leurs cloches et les lis martagon balançaient leurs pétales brun-rouge. Plus loin, des ancolies, dont la forme joyeuse — cape de fol moyennageux — contraste avec sa teinte épiscopale, et des astrances aux étoiles vert pâle. Tout cela frémissant sous un léger souffle de bise qui tempérait l'ardeur déjà intense du soleil.

— C'est un véritable jardin botanique, disait Mme Gerbier.

— Si vous n'êtes pas trop fatiguée, madame, nous pourrons, après avoir passé chez Lucie, pousser jusqu'au « Sex fracha ».

— Ce qui veut dire, interrogea Pauline.
— Le Rocher brisé.
— Et là, qu'y a-t-il ?
— Une abondance de plantes dont les botanistes sont friands et qu'on ne rencontre pas dans la plaine.
— Et c'est loin ce Sex...
— ... Fracha.
— Fracha.
— Dix minutes au-dessus du chalet Mermod.
— Nous irons. Je le photographierai, n'est-ce pas, maman ?

— Mais oui, si ce n'est pas pénible.
— Pas plus qu'ici, madame.
On arrivaît à une barrière faite, comme toutes les barrières alpestres, de grosses bûches plantées de biais dans le sol et se croisant aux deux tiers de hauteur.

Ah ! mais, s'écria Pauline, voici qui n'est pas comme mode.

— Non, certainement, confirma sa mère. Non certainement. Eh ! bien, il n'y a qu'à nous retourner.
(A suivre).
G. Héritier.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, un des derniers grands films français : « Jean Chouan », grand cinéroman d'aventures dramatiques en 7 parties. Autour d'une intrigue pathétique où l'héroïsme se mêle à l'amour, apparaissent quelques braves figures historiques. « Jean Chouan », type

imaginé par Bernède, symbolise la résistance vendéenne au parti révolutionnaire.

Théâtre Lumen. — Nouveau programme, nouvelle exclusivité. Cette semaine, la direction du Théâtre Lumen nous présente pour la première fois en Suisse et avant Paris, « Palaces » ou « Le Joueur mystérieux », grand film artistique et dramatique moderne, avec, comme principaux interprètes, Mme Huguette Duflos, de la Comédie Française, et M. Léon Bary. Tout concourt à faire de « Palaces » ou « Le joueur mystérieux » une œuvre de tout premier ordre, qui sera encore rehaussée par une adaptation musicale spéciale, exécutée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen, sous la direction de M. E. Wuilleumier.

Grand Théâtre. — C'est un triomphe sans précédent obtenu cette merveilleuse féerie, qui dépasse de beaucoup « Michel Strogoff » et « Le Tour du Monde en 80 jours ». Samedi et dimanche derniers, on a refusé des centaines de personnes. Toute la Suisse Romande devrait assister à ce magnifique spectacle. Pour que chacun puisse en profiter, les prix des places ont été abaissés à ceux ordinaires de la comédie. Samedi 2 avril, à 14 h. 30, matinée scolaire (les enfants ne paient que fr. 1.— à la seconde galerie et fr. 2.— à toutes les autres places).

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Garçon !

Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

Boucheries **BELL** Charcuteries
Toujours bien assorties de viande fraîche et de
1^{re} qualité au plus bas prix du jour.
Spécialité de CHARCUTERIE FINE

Exigez partout

„Un Berger“

Apéritif anisé

Concessionnaires et fabricants pour la Suisse :
BLATTER & DU BOIS, Lausanne

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE

Atelier spécial de Réparations de
Montres, Pendules et Réveils en tous genres

Elle MEYLAN

Horloger diplômé, Pendulier spécialisé
Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

APPAREILLAGE POUR EAU ET GAZ

Jules BOVEY

Ruelle St-François, 3 LAUSANNE
COUVERTURE ET FERBLANTERIE

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27
Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1^{re} choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. Pouillet, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.